

Chers amis,

Il me faut tout d'abord vous prier d'excuser mon absence,
retenu par une formation que j'anime tout ce jour.

Je dois aussi vous dire qu'avant de préparer cette intervention,
j'ai relu celle de l'an dernier.

Je l'avais terminée par une question pour nous tous :

« Alors, la paix, demain ou aujourd'hui ? »

Force est de constater que la réponse n'a pas été « aujourd'hui » !

Force est de constater qu'il y a des choses pour lesquelles,
non, « le monde ne va pas plus vite » !

Bien sûr, pour la guerre, il va vite, toujours plus vite...

et ce sont toujours les petits qui trinquent,

où que ce soit dans le monde.

Bien sûr, pour l'intolérance, le terrorisme, la barbarie,

pour la marchandisation des corps, l'esclavage,

pour le corporatisme, le communautarisme et l'annihilation de la pensée,

« le monde va plus vite ».

Y compris chez nous...

Mais pour la paix,

pas de risque de se fouler une patte en courant,

n'est-ce pas ?

Parce que la paix n'est pas un état, une absence de conflit,

mais c'est un mouvement, quelque chose à construire.

La paix, c'est un mouvement les uns vers les autres

avec les mains ouvertes.

Et ça, ça ne va pas vite,

ça ne peut pas aller vite.

Encore faut-il démarrer, vouloir y aller.

Encore ne faut-il pas se contenter des rencontres très formelles,

comme l'autre soir ou ce matin,

où nous disons tous la même chose

sans rien en faire ensuite...

C'est sûr que si la paix compte sur nous pour advenir,

sur nos envies et sur nos forces,

ça n'ira jamais vite.

Or qui n'avance pas recule.

La paix recule, partout dans le monde,

elle recule dans notre pays, dans nos rues, dans nos foyers.

Mon Dieu ne supporte pas ça.

Il est celui qui « a fait sortir son peuple de la maison des esclaves ».

Il est celui que les prophètes appellent le « prince de paix ».

Mais cette paix est un combat,

et mon Dieu est un chef de guerre.

La paix de Dieu est une guerre.
Mais c'est lui qui la mène.
Il ne la mène pas avec des armes,
mais avec amour, patience, souffrance, mort et résurrection.

Nous, nous lui mettons des bâtons dans les roues.
Nous n'aimons pas aimer car il nous semble que cela nous affaiblit.
Nous ne sommes pas patients :
c'est nous, pas « le monde », qui voulons « aller plus vite » !
Nous n'aimons pas souffrir pour les autres
sans garantie que cela nous serve à quelque chose.
Quant à mourir...

Jésus a été arrêté un jeudi soir après dîner, peut-être.
Torturé après un simulacre de justice,
il était déjà mort le vendredi après-midi...
Là, c'est allé très vite.
Le monde a toujours été plein de ces vitesses-là...
Pas de temps à perdre :
« Il est préférable qu'un seul homme meure pour le peuple. »

Mais pour nous chrétiens,
cette mort-là nous a gagné la vie.
Et elle a rendu caduques toutes nos raisons de tuer
ou de mourir pour des causes, fussent-elles religieuses.
Elle nous a rangés tous sur le même rang :
celui des coupables.
Et sa résurrection nous a tous changés :
notre vie n'est plus en nous-mêmes, mais en lui.
Nous n'avons plus d'excuses pour ne pas être en paix,
en nous et entre nous, entre nous et avec les autres.

Alors, « un monde qui va plus vite ? »
Puisse la paix aller plus vite,
puisse la paix cesser d'être un discours
ou une pratique de marginaux idéalistes.
Puisse la paix accélérer nos volontés et pas nos seules intelligences,
nos institutions y compris religieuses et pas de rares individus ;
puisse-t-elle nous faire marcher plus vite les uns vers les autres,
et marcher plus vite ensemble les uns et les autres.

Car nous en avons besoin.
Notre monde, notre pays, notre ville en ont besoin.
Tous ceux qui vivent ici, quels qu'ils soient, en ont besoin.
Les plus petits, les plus faibles, en ont besoin.
Y a plus qu'à...